Zeitschrift: Bulletin des Schweizerischen Elektrotechnischen Vereins

Herausgeber: Schweizerischer Elektrotechnischer Verein ; Verband Schweizerischer Elektrizitätswerke

Band: 55 (1964)

Heft: 26

Artikel: De la lampe à pétrole à l'électricité

Autor: Zermatten, M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-916802

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Energie-Erzeugung und -Verteilung

Die Seiten des VSE

De la lampe à pétrole à l'électricité

Conférence donnée à l'assemblée annuelle de l'ASE/UCS le 26 septembre 1964 à Sion,

par *M. Zermatten,* Sion

Le Valais des légendes qui mesurait l'espace à la dimension de son pied, et le temps, à la barre d'ombre de ses cadrans solaires, nous l'avons emprisonné dans nos chiffres et nos formules. Nous avons substitué à ses dimensions poétiques la règle et le calcul. L'eau chantait, libre, polissait les cailloux de son lit d'un tourbillon d'écume: nous l'avons emprisonnée. Elle obéit à nos besoins, siffle dans les godets de la turbine. Belle eau de lumière, elle éclaire nos maisons d'où elle chasse les revenants. Le barrage, au fond de la vallée, irrigue de clarté l'usine et la ville; la ligne de ses pylônes, de crête en crête, impose notre richesse.

Ce peuple, qui allait sans cesse sur ses étroits chemins, ne marche plus: il court, il vole. Quelle fièvre l'agite, lui si longtemps drapé de solitude, endormi dans sa patience? Le destin qu'il suivait, brusquement dévie. Son rythme casse. Hiatus! En moins d'une génération, le Valais aura passé du moyen âge à la civilisation technicienne.

Les paysannes de mon enfance lavaient leur linge à la fontaine publique. Mains rouges de l'hiver que rien ne décourageait. Je les vois, penchées, frottant d'une main virile, et roulant les gros cigares de leurs draps mouillés. Leurs filles appuient l'index sur les boutons de la machine à laver.

L'automobile encombre la place du village. La radio déverse son flot de nouvelles dans l'ancien chalet de bois. Fenêtres ouvertes sur l'avenir. L'écran de télévision répand l'image multiforme du monde dans les foyers fermés jusqu'ici sur eux-mêmes comme des coquillages d'escargot.

Tout est différent d'hier, l'habit et la nourriture, le souci et le geste, la pensée et la langue. Temps de mue profonde: le Valais se reconnaît-il lui-même dans cet habit qu'il porte depuis trop peu de temps?

*
* *

Décrivant les mœurs des habitants du Valais, un représentant de l'Empire, Eschasseriaux, pouvait écrire, en 1806: «...l'agriculture est le seul des arts que le Valais connaisse.»

Comment douter de la justesse de cette remarque? Enfermé dans ses montagnes, divisé en compartiments fort nombreux (chaque vallée forme un pays à part), le Valais d'hier ne communiquait guère avec le monde et devait se suffire à lui-même. Les quelque soixante mille Valaisans qui le peuplaient au début de XIXe siècle n'avaient guère d'autres ressources que de cultiver de leur mieux les quelque trois mille kilomètres carrés du sol productif que la Haute Vallée du Rhône met à leur disposition — les autres deux mille étant voués à la roche, aux glaces, aux arêtes et aux cimes. La moitié de ces trois mille kilomètres carrés est constituée par de hauts pâturages dont le rapport est mince — et la forêt, mal exploitée faute de route, en couvre plus de huit cents. Nos ancêtres devaient donc se contenter des produits d'environ 150 000 hectares d'une terre, d'ailleurs, peu généreuse.

Pays de misère; et, comme tous pays de la misère, pays à la démographie héroïque, dans son insouciance. On ne mourait pas tout à fait de faim mais on avait faim, d'une génération à l'autre.

La lutte contre la faim, de siècle en siècle, est impitoyable. Elle prend des visages très divers.

Lutte contre la sécheresse, d'abord. Entre la double paroi de ses montagnes, le Valais, chaque été, souffre de sécheresse. Aux douces promesses printanières, succèdent de terribles menaces. Mai, juin passent sans averse. La jolie robe des prés se fane tandis que la chaleur devient intolérable. Le beau ciel immuablement bleu, cet air qui brasille dans l'intolérance de midi, c'est tout un peuple qui en maudit les rigueurs. Tout un peuple qui lutte contre le risque de la famine.

Un immense effort séculaire a creusé dans le flanc des vallées et des côtes des milliers de canaux. Le *bisse* fait du Valais agricole un don de ses torrents. C'est au torrent, c'est à la rivière, qu'il faut demander le salut. Depuis les plus vieux temps, on va capter jusqu'au fond de la gorge, jusqu'à la frange du glacier, ce filet d'eau qui sauvera la récolte.

Rien, aucun obstacle, n'a pu décourager ces hommes qui ont souvent donné leur vie pour suspendre à la paroi du rocher le chéneau de bois, ce fût de mélèze à demi évidé dans quoi le flot va courir, d'avril à septembre. C'est comme une veine de fraîcheur, une fragile assurance contre la mort.

Non, pas d'industrie, pas de commerce: le pain ne s'achète pas. De quel argent le paierait-on? C'est à la terre qu'il faut le demander, à cette terre maigre qui brûle.

Lutte impitoyable, dès lors, pour conserver ce peu de terre que l'on possède, pour l'empêcher de glisser sur l'os du rocher, comme une chair arrachée. La moindre gerbe de seigle, la moindre touffe d'herbe ont ici une valeur démesurée. On se dispute pour un coin de talus, pour un carré de jardin aux dimensions de mouchoir de poche. Tout est mouchoir de poche... Le pays est morcelé à l'excès. Chaque

génération divise la miche de l'héritage. Le peu que le père possède, chaque enfant en réclame un morceau. Un bout de jardin, un bout de vigne, un bout de champ, un bout de *mayen*... Apre quête du morceau de pain qui donne à la motte de terre la valeur de l'or.

Cent cinquante mille hectares de sol cultivable: six cent mille parcelles...

Ce morcellement complique à l'extrême une vie hasardeuse. Le montagnard, en particulier, est toujours sur les chemins, de la vigne basse à l'alpage élevé. Ces pauvres sont nomades pour ne pas manquer du strict nécessaire. Ils se déplacent avec la famille et le petit troupeau.

Le village, rucher noir aux étroites fenêtres sans volets, se trouve à mi-pente. Au fond des gorges, gronde la rivière; la forêt, ses clairières à pâtis, ferme le monde au-dessus de lui. L'homme va, toute l'année, de l'une à l'autre, tirant son mulet, portant son fardeau, arrachant à la glèbe un peu de seigle, quelques sacs de fèves — puis de pommes de terre — chassant devant lui ses chèvres, ses moutons, ses vaches maigres. Le mulet, il n'en possède que la moitié, le tiers, le quart; il n'en dispose qu'un jour ou deux par semaine. Monter, descendre, monter, descendre. Par tous les temps.

Tous les travaux se font à la main. On remonte la terre, avant le charruage, du bas de la parcelle au sommet, avec la hotte ou la «civière». Charruage? Le champ est parfois si étroit que la charrue n'y trouverait guère de place. Ou la pente si forte qu'on est contraint de l'attaquer à la pioche. La vigne, jusqu'à ces dernières décennies, n'a connu que la pioche. On porte le fumier dans la hotte. Hommes et femmes, sans distinction, attachés à ces rudes labeurs qui durcissent une race, lui imposent une vision dramatique de l'existence.

Que cette rude école de la vie attache étroitement l'homme à la terre qui le nourrit, nul n'en saurait disconvenir. Rien n'a tant de prix que ce qu'il faut arroser de sa sueur et de ses larmes. Le pain que l'on mange, le verre de vin que l'on boit ont un caractère presque sacré. Ils sont le prix d'un labeur incessant et rude. Qui ne travaille pas meurt de faim.

On travaille de l'enfance à l'extrême vieillesse. La terre ne fait de cadeau à personne. Les vieux, les malades, les infirmes sont de trop. La mort est une délivrance.

L'argent est si rare qu'on lui voue un culte excessif. Le moindre emploi qui en procure, si peu que ce soit, fait l'objet d'âpres convoitises. Les clans se dressent face à face à l'heure des déterminations politiques. La pauvreté, la misère durcissent le cœur, ferment le poing de la haine. Pays morcelé, pays divisé. On ne se sent profondément solidaire que dans la lutte contre la nature, que dans la lutte contre l'*étranger*.

Contre la nature, le faisceau se noue de toutes ces énergies qui accomplissent alors des miracles. Miracles de ces *bisses* ouverts par milliers, quelle que soit la topographie, réparés, maintenus, d'année en année, refaits après le passage de l'avalanche, reconstitués après l'éboulement qui en emporte jusqu'à la trace; miracle de ces milliers de chemins qui vont partout, livrés à tous les hasards; des murs, de ces murailles de pierres sèches qui s'écroulent, qu'on remonte, qu'on refait sans cesse parce que la vie est liée à leur présence; de ces ponts que l'on jette, avec des moyens primitifs, sur le torrent, la rivière, le fleuve. Miracle de ces maisons de bois que l'on reconstruit de génération en génération, après le passage de l'ouragan, de l'avalanche, après l'extrême catastrophe de l'incendie. Miracle permanent de la volonté humaine qui ne fléchit devant aucune épreuve et vainc les forces liguées de la destruction.

Le clan divise la communauté sans la supprimer. Elle seule est assez vigoureuse pour faire front contre les puissances liguées du mal qui s'appellent la neige, le froid, le feu, la sécheresse, l'inondation. Pour tirer parti de la forêt, des landes d'alpage, pour ouvrir les chemins et les canaux. Il faut bien reconnaître la vertu de la solidarité. Pour se protéger de l'envahisseur, on fait taire les vieux ressentiments et la troupe est ferme sous la bannière du *dizain*. Elle défend avec âpreté ses droits et le premier de tous: son droit à l'indépendance.

«L'agriculture est le seul des arts que le Valais connaisse...» Non, le Valais ne cultive pas un art mais une terre ingrate, avare, ennemie, qui ne se livre qu'à celui qui la violente. La plaine elle-même n'est guère plus généreuse que la montagne. Le Rhône y vagabonde, depuis des millénaires, à sa guise. Il l'inonde, la saccage, y répand les miasmes de ses étangs. Elle n'est guère que taillis, marécages insalubres, boue printanière, poussière de l'été. On ne peut jamais compter sur elle car les crues de juin la dévastent et le fleuve fait peur.

Alors, il ne reste à ceux d'en bas qu'à se hisser sur les cônes d'alluvions des rivières; ils y sont à l'étroit mais en sécurité. En automne, leurs troupeaux vont paître l'herbe grossière des «Iles».

Si, pourtant, la vie est ici plus aisée. Le pommier, le poirier, le mûrier, la vigne récompensent la peine paysanne. L'hiver est moins rude, au pied des coteaux; la maison de pierre ne craint pas le feu; le chemin suit, à plat, le pied du coteau. Qui ne fait que passer, d'une porte à l'autre de ce couloir rhodanien, trouve la vallée «souverainement belle» et le pays riche de tous les fruits que la terre peut offrir aux hommes... Passez, voyageurs! Ne levez pas la tête trop haut!

Ainsi allait le pays. Misérable au fond de ses vallées, vivant mieux sur les coteaux de la rive droite, dans ses villages de plaine, il était de toute manière, paysan. Paysan par force, et le curé lui-même, au village, avait ses prés, ses champs, ses vignes, se nourrissait du «bénéfice» qui lui était livré par le travail de son valet. Quelques rares médecins, quelques notaires, quelques tanneurs, dans les bourgs, une poignée d'artisans spécialisés, quelques soldats au service du prince échappaient seuls aux lois impérieuses d'un sol sans complaisance. Les magistrats n'étaient magistrats qu'aux séances des diètes, aux heures des Conseils: ils cultivaient la terre; l'aristocrate tournait le sol de sa vigne, taillait les arbres de ses vergers; les revenus du Chapitre-cathédrale se calculaient en «fichelins» de seigle, en «brantes» de vendange.

*
* *

Que cette agriculture ait souffert d'obscures routines, la chose est très certaine. De loin en loin, un soldat, retour du service étranger, apportait un plant de vigne, une semence nouvelle. Dans l'ensemble, le fils reprenait du père un outil dont il ne modifiait point l'usage.

Jusque vers le milieu du siècle dernier. La correction du Rhône commence. Ce fut l'œuvre, à la vérité, de plusieurs générations. Les digues du fleuve achevées, son cours accé-

léré par des «épis» qui retiennent le sable et rejettent le flot principal dans le centre du chenal, il fallut ouvrir pas moins de vingt-trois longs canaux de drainage en même temps que les communes imposaient aux rivières qui traversent leur territoire une discipline stricte.

On imagine mal, aujourd'hui, ce que furent ces travaux parce que les machines dont dispose cette seconde moitié du XXe siècle permettent des réalisations étonnantes. Les ouvriers que Ritz dispose le long du fleuve, dans la région de Rarogne, n'ont à leur service que le pic, la pelle et la brouette. L'argent est rare, si la main-d'œuvre est abondante. Les budgets de l'Etat sont à la mesure de ses ressources: squelettiques. Et néanmoins, chaque année, quelques nouveaux hectares de plaine sont gagnés à la culture.

Une nouvelle école d'agriculture — œuvre de Maurice Troillet — s'élève, dès 1923, au centre même de ce Valais qui mue. Châteauneuf étudie, expérimente, mesure, contrôle, adapte, vérifie, enseigne. Une jeunesse nombreuse y éclaire, y discipline son espoir. Non, l'élevage n'est plus la loi unique de l'agriculture valaisanne. Des noms savants circulent; on parle de pomologie, de chimie agricole. Le paysan tient une comptabilité. Il distingue le rendement du verger de celui de la vigne, le rendement de l'étable, de celui de la basse-cour. Il connaît les formules chimiques de ses terres, de ses engrais. C'est un agronome.

XXe siècle. Le moteur vient à l'aide du paysan; le tracteur remplace le cheval, le mulet. Mais que ferait-on de ces tonnes de fraises, de pommes, de poires, de ces millions de litres de vin, si le commerce n'avait emboîté le pas à la technique? C'est en 1860 que la voie ferrée atteint Sion; Brigue, une dizaine d'années plus tard. L'événement est capital.

Le percement du Simplon, cent ans après l'ouverture de la route napoléonienne, la création de la voie du Lötschberg rompent définitivement la solitude d'un pays. L'arrivée des alpinistes, l'essor d'un tourisme promis à une haute fortune vont permettre à l'agriculture d'écouler ses produits.

Un siècle de labeur a fait de cette plaine une terre de Chanaan. Mais la montagne reste pauvre. La chimie peut bien venir au secours des déficiences des sols; elles ne saurait épaissir ces minces couches de terre arable qui n'ont point le don des miracles. L'élève de Châteauneuf n'a pas perdu son temps; il lutte contre les routines, améliore la race de son cheptel, perfectionne la fabrication de son fromage dans des laiteries propres et modernes, remplace le seigle par la fraise ou la framboise: ces hautes landes pierreuses, néanmoins lui résistent. Leur morcellement bloque son effort. Il remanie, ouvre des routes, en appelle à la faucheuse, au moteur... Le travail coûte plus cher que ne vaut la récolte.

Ici, l'agriculture régresse. Il y a tant d'argent à gagner, partout, maintenant, que le paysan troque sa pioche contre la truelle du maçon, le volant du chauffeur, la barre à mine du perceur de tunnel, la casquette du portier d'hôtel, la blouse du magasinier. A quoi bon s'échiner à des travaux sans fin qui vous laissent dans une quasi-misère quand l'industrie réclame partout des bras? On ne quitte pas tout à fait la montagne. La femme, les vieux, les petits y demeurent attachés. Mais on ne fauche plus les mauvais prés, on abandonne le champ trop éloigné; on vend la vigne à ceux d'en bas... Ce que la terre nous donne n'est plus l'essentiel. Le boulanger, le boucher, l'épicier tiennent boutique au milieu du village. Le camion nous ravitaille. Il nous arrive d'acheter le lait, le fromage, les pommes de terre, le vin. Où sont les temps où le café, le sucre étaient pris à doses homéopathiques, comme des remèdes? Trouverait-on, aujourd'hui, une famille, une seule, en montagne, qui ne compte que sur les revenus de ses terres pour vivre?

Ainsi, ce Valais paysan n'est plus paysan qu'à temps perdu, dans les vallées. Si le vigneron, si l'arboriculteur du coteau et de la plaine trouvent leur récompense dans leur fidélité, le montagnard émigre ou s'adonne à des professions nouvelles. Si l'aire viticole augmente parce que les vins du Valais ont acquis une réputation de premier ordre, si la production fruitière est toujours plus forte, par contre, le troupeau, sur l'alpage, fond. On n'assiste plus au joyeux départ des chèvres, les matins de l'été, sur les chemins des landes hautes. Nous n'aurons bientôt plus, pour nous rappeler l'existence du mulet, que le monument que l'on se propose d'ériger en son honneur sur une place publique.

Eschasseriaux nous apprend qu'il n'y avait en Valais, au début du XXe siècle, que deux établissements industriels.

Il ne les nomme pas. Au juste, il pourrait avoir commis quelques oublis. Si peu sollicités que nos ancêtres aient pu se montrer à l'égard du travail dans les ateliers, on signale, tout de même, l'existence de quelques fonderies où l'on exploitait les faibles ressources d'un sous-sol capricieux. On a dit et redit que notre canton est riche en mines pauvres. Chaque guerre rouvre quelques galeries qui conduisent à des filons de fer, de plomb, d'or . . . Oui, d'or! Combien de fois, les gens de Gondo n'ont-ils pas rêvé d'un Pactole qui les eût transformés en Crésus!

On le voit bien, l'industrie valaisanne est quasi-inexistante dans le Valais épiscopal. Le progrès ne prend pas le mors aux dents à partir de 1815. L'année même où était ratifiée notre admission dans l'alliance fédérale, il se crée à Sion une fabrique de tabac. Modeste manufacture qui ne modifie en rien le style de vie de la capitale. Ni la verrerie de Monthey, inaugurée sept ans plus tard (1822) ni la fabrique de drap de Bagnes (1839) n'ont davantage d'importance.

Une fois encore, il faut rappeler que l'arrivée du chemin de fer va tirer la haute vallée du Rhône, lentement, de sa léthargie. Dès 1860, Sion accueille une brasserie. On voit s'ouvrir ailleurs une fabrique de chapeaux, de pâtes alimentaires, de conserves, d'explosifs . . .

Non, ce n'est pas une explosion. Le Valais demeure médiéval, dans l'ensemble. L'absence de routes laisse la montagne hors de tout mouvement d'affaires. La plaine seule entr'ouvre une paupière, ose envisager un avenir différent du passé. La locomotive tire derrière elle toutes sortes de marchandises, toutes sortes d'objets, d'articles, de meubles. Elle introduit dans nos bourgs des «étrangers» qui s'intéressent à ce pays en voie de développement.

Rien n'est plus communicatif que l'exemple. La réussite des uns impose le doute dans l'esprit des autres. La révélation que constitue, vers la fin du siècle, l'utilisation industrielle de l'énergie électrique fait apparaître une nouvelle forme de la richesse valaisanne. Au tournant du siècle, la grande industrie commence à s'intéresser à nos cours d'eau, négocie les premières concessions d'utilisation de rivières. Chippis, au début du XXe siècle, ouvre ses fours à la fonte de la bauxite, à la fabrication de l'aluminium. Des centaines, bientôt plus de deux mille ouvriers, vont trouver un gagne-pain dans une entreprise qui ne cesse de se développer.

L'industrie chimique, s'installe à Viège, à Martigny, à Monthey . . . Cette fois, le branle est donné; le Valais, vraiment, s'industrialise.

La montagne, à son tour, sort de sa torpeur. Non que l'industrie elle-même y puisse prendre pied; les moyens de communication demeurent insuffisants, les transports, trop coûteux. Mais les usines, les fabriques, les ateliers réclament de la main-d'œuvre. La main-d'œuvre existe, abondante, en ce pays à la démographie généreuse. Ainsi commence l'exode paysan vers la plaine.

L'émigration a toujours constitué une soupape de sûreté pour ce peuple mal nourri. Le «service étranger», depuis le XVIe siècle tout au moins, absorba un trop plein de forces disponibles. On trouve des soldats, des capitaines de la Vallée, dans toutes les armées de l'Europe.

On comprend dès lors que la plupart des villes romandes aient accueilli des milliers de nos gens. Ceux qui ne trouvaient point une occupation dans nos usines cherchèrent, dans l'entre-deux-guerres en particulier, à gagner leur pain au-delà des frontières cantonales (Genève est encore la plus grande ville valaisanne).

Après le conflit mondial de 39/45, tout change de nouveau. La construction d'une dizaine de barrages, le développement considérable et l'amélioration du réseau routier offriront à un peuple nécessiteux d'excellentes et multiples occasions de gain. Aux dépens d'une agriculture de montagne déficitaire, les grandes entreprises utilisèrent toutes les forces disponibles. A quinze ans, échappant à ses obligations scolaires, le petit berger d'hier put gagner de l'argent.

L'argent, vraiment, ruissela. Ces familles, qui comptaient quatre, cinq fils et dont les pères se rongeaient d'inquiétude parce que le travail manquait, trouvèrent brusquement le chemin de la prospérité. Chaque quinzaine, ces garçons, hier inemployés, rapportèrent à la maison des sommes qui eussent paru fabuleuses un demi-siècle plus tôt. Je l'entends encore, cette petite paysanne, ratatinée dans sa robe noire: — Je ne sais plus que faire de l'argent . . . Son mari, trois de ses enfants, travaillaient au barrage.

Ce qu'ils ont fait de leur argent, on le voit bien du lac à la Furka, de la plaine à la montagne. Pas un village de pierre ou de bois qui ne témoigne aujourd'hui de cette prospérité. On aura construit davantage de maisons en vingt ans qu'en dix siècles. Pas de ville, dans la plaine, qui n'ait fait craquer son corset de pierre, qui ne se soit répandue dans ce qui était, hier, vergers, jardins, vignes. La capitale triple, en une génération, le chiffre de ses habitants. On rase le vieux; une civilisation toute neuve court le long des routes, pressée, conquérante, impatiente. Le Valais immobile d'hier chausse des bottes de sept lieues. Peut-être, en maints domaines, va-t-il un peu trop vite.

*
* *

Aujourd'hui, les murailles gigantesques sont édifiées, creusés les tunnels d'amenée d'eau, stabilisée un peu, la fièvre d'une décennie fertile en miracles. Comme il n'est pas imaginable de faire marche-arrière, que la radio, la télévision, la machine à laver, l'automobile sont aussi nécessaires à un peuple qui en a pris l'habitude que le pain lui-même, chacun s'ingénie à créer, jusque dans les villages alpestres, des occasions de travail permanentes et agréables.

De ce louable souci découle un réjouissant essor d'industries locales légères qui ont la mérite de retenir dans leur village l'ouvrier, l'ouvrière, qui évitent de la sorte le déracinement, le glissement vers le prolétariat des grandes cités.

On conçoit bien quelles hémorragies pourraient affaiblir demain un pays qui retomberait à ses difficultés monétaires d'il y a peu. La dépression paysanne pourrait être mortelle dans ces vallées dont la terre ne peut assurer à elle seule une vie acceptable à des populations que le progrès a rendues exigeantes. Si la génération qui monte ne trouve autour d'elle les sources d'un revenu suffisant, elle ira grossir le flot citadin où elle sera abandonnée à elle-même.

Le Valais voue à ce problème une attention constante. Les résultats de la décentralisation industrielle dépassent les promesses. Les deux établissements cités par Eschassériaux sont devenus deux cents: ils occupent une douzaine de milliers d'ouvriers, distribuent chaque année, en salaires, près de quatre cents millions de francs.

Nous sommes bien loin d'un Valais purement agricole. Et du reste, l'hôtellerie aussi est devenue une industrie. Elle joue un rôle chaque année plus grand dans l'économie cantonale.

*
* *

L'essor vraiment prestigieux du «tourisme» d'autre part alla de pair avec le développement du réseau routier, des voies de chemin de fer, de l'aviation, des téléfériques, des télécabines, des télésièges et autres moyens de «remontée mécanique» qui sont le complément indispensable des sports d'hiver. Le confort est roi, dans ces «stations» où brûlent les feux courts d'une espèce de vie irréelle, tout entière vouée à la détente, à l'oubli des fatigues, à l'évasion. Halte nécessaire de quelques jours, de quelques semaines, sur le chemin fiévreux où notre humanité trépigne d'impatience, lancée comme un satellite sur l'orbite de l'argent. A deux pas des vieux villages de bois, images de la pauvreté, du renoncement, de la soumission aux lois d'un pays de rigueur, voici l'étalage de la fortune et du luxe. Juxtaposition de deux mondes, rencontre de deux civilisations. La petite chapelle prie encore par la voix de sa cloche; l'église se remplit encore, le dimanche, de la présence d'un peuple qui n'a pas oublié. Mais le chemin de fer et la route nous amènent des milliers et des milliers de visiteurs. Les statistiques enregistrent chaque année des millions de «nuitées». A Zermatt, à Crans-Montana, à Verbier, à Saas-Fee, en vingt autres lieux se pressent des foules babéliennes. Qu'il est loin le temps de la solitude!

Le bénéfice le plus certain de l'aventure hôtelière c'est qu'elle offre du travail aux montagnards qui, jadis, n'en avaient pas. Le danger: elle souligne la dérision des bénéfices agricoles, fait éclater les défaillances d'une terre mauvaise nourricière.

N'allez pas demander aux jeunes gens de ce second demi-siècle, de traire les vaches, de s'intéresser aux fumures. L'hôtel, le bar, l'enseignement du ski ont d'autres prestiges. Les exigences de la génération nouvelle indigneraient nos ancêtres. Mais nos ancêtres n'avaient pas raison en tout. Ils périssaient d'étroitesse. Et cependant, ils chantaient d'un cœur plus joyeux . . .

Ce qui est certain c'est que nous n'avons plus assez d'ouvriers, d'ouvrières, d'employés, pour faire face à nos besoins. Il nous faut des ouvriers, des ouvrières pour nos fabriques

de montres, de chaussures, de vêtements, de skis, de meubles, pour nos brasseries, nos zingueries, nos garages, nos fabriques de produits chimiques, de constructions mécaniques, de cartonnage, d'articles électriques, nos savonneries, nos industries de l'aluminium, nos fabriques de ciment; il nous faut des serveuses, des bataillons de serveuses pour nos cafés, nos auberges, nos pensions, nos hôtels, des régiments de maîtres d'hôtels, de portiers, de concierges, de cavistes, de chauffeurs, de professeurs de ski; des divisions de manœuvres — et d'employés de banque, des fonctionnaires, des magasiniers, des vendeuses, des dactylographes, des sténographes et toujours plus d'électriciens, de mécaniciens, de dessinateurs, d'entrepreneurs, de contremaîtres, de médecins, d'avocats, toujours plus de professeurs, de dentistes, d'ingénieurs, de banquiers . . . Où trouver encore des paysans? Où trouver encore d'humbles vignerons consentant aux très durs travaux de la terre, aux très incertains revenus de la vigne, du verger, et du champ? Les Italiens nous aident; les Espagnols viennent à notre secours. Le dimanche après-midi, les rues de nos petites villes parlent des langues qui ne sont pas les nôtres. Mais demain? S'ils trouvaient demain du travail chez eux . . .

Risque de l'obésité! On peut mourir de trop manger comme on peut mourir de ne pas assez manger. Nos ancêtres ne mangeaient pas toujours à leur faim. Nous vivons pour la plupart, dans l'abondance. Notre Valais maigre devenait plus vieux.

Personne n'ose regarder ce demain en face. Si les étrangers qui remplissent nos hôtels trouvaient un jour leurs frontières fermées . . . Ne peignons pas le diable sur nos murs. Mais enfin, non, notre agriculture n'est plus la mamelle nourricière d'un pays qui lui demandait tout, hier, qui lui demande de moins en moins aujourd'hui.

*
* *

On les entend encore, ces vieux qui semblaient sortir d'une gravure médiévale, avec leurs barbes négligées, on les entend encore qui se transmettaient par les moyens des civilisations primitives, de bouche à oreilles, la grande nouvelle. Oui, on allait dresser un barrage au fond de la vallée.

Un barrage? Qu'est-ce que c'est?

Les travaux ont commencé. Le voilà, notre vrai commencement des temps modernes, notre Révolution Française et notre Nouveau Testament. Le jour où le paysan a pris son pic et sa pelle — ou n'a rien pris du tout, parce que tout était offert sur place —, le jour où, de paysan, il est devenu ouvrier de chantier, tout le rythme de son existence a basculé. Il a cessé de compter avec la nature pour ne plus croire qu'à sa propre force, à sa propre puissance.

Pendant ces quinze années, nous avons assisté, jour après jour, à la réalisation d'une œuvre vraiment fabuleuse. Nous avons vu s'ouvrir des routes, toutes ces routes; nous avons vu se tendre ces toiles d'araignées de fils au-dessus de nos têtes: fils électriques, fils des téléfériques, fils des blondins, fils des téléphones, plus tremblants, comme la parole. Nous avons vu arriver dans nos anciennes solitudes des machines toujours plus compliquées, toujours plus puissantes, toujours plus bruyantes. Nous avons vu s'entrecroiser dans l'intérieur même des chaînes montagneuses des réseaux de tunnels et les eaux, contrairement à l'usage multimillénaire, se sont mises à remonter d'une montagne à l'autre, traversant des massifs de plusieurs kilomètres d'épaisseur. Bref, nous sommes entrés de plain-pied dans le temps des miracles, sans trop d'étonnement, en bénéficiaires.

Merveilleuse matinée de l'histoire dans ce petit village maigre où l'on ne construisait pas une maison par génération, où tout se dégradait sans inquiéter personne, où le désespoir lentement s'insinuait et chassait finalement les gens de chez eux. Matinée de printemps où l'on décide de vivre. De vivre dans une maison neuve ou rénovée. La vie chante. Les enfants ont des joues rondes. Ils feront un apprentissage; ils iront en quelque collège. L'avenir sourit . . .

Lourdes hypothèques sur ces conquêtes trop rapides. Bond trop prompt dans une existence pour laquelle l'on n'était pas préparé. L'accident prive la maison d'un maître, la mère d'un fils. Le café est plein le dimanche, jusqu'au soir, et quand il se ferme on s'entasse dans la voiture neuve et l'on va danser, ailleurs. Si l'on arrive . . . Tout ce qui vient d'autrefois paraît ridicule. — Ils étaient si pauvres . . . Il faudrait savoir quelles sont les vraies richesses.

*
* *

Il est bien trop tôt pour établir le bilan de l'évolution valaisanne actuelle. Du lac à la Furka, la vallée n'est guère qu'un immense chantier où gémissent les grues, où grincent les pelles mécaniques. Des mots hier inconnus sont si nécessaires à notre vocabulaire que nous en usons avec la liberté due aux vieilles connaissances . . . Le téléférique est si bien entré dans nos mœurs que nous l'évoquons chaque fois que se pose le problème d'un lien à établir entre plaine et montagne, entre station et sommet . . .

D'autres mots ont été singulièrement dévalués . . . La pensée du paysan confondait le million et l'infini: le million n'est plus qu'une unité commune. Le kilowatt devient mesure d'échange aussi banale que le mètre ou la toise. Le plus modeste «président» de commune possède sa théorie sur les péréquations hydro-électriques . . . Un linguiste philosophe trouverait ici matière à réflexion . . .

Les réalisations se sont multipliées, les plus audacieuses, les plus téméraires: barrages, oui, tunnels routiers, entreprises de toute nature. Parce que l'argent afflue où, naguère, son emploi était rare. On peut penser à une ruée vers l'or, à un flux d'aventuriers vers des sources de pétrole. Nous avons nos raffineries.

Notre pétrole: cette eau dont nos grands-pères ne pouvaient même pas imaginer qu'elle pût être autre chose qu'une menace, ou le complément, par le *bisse,* des trop rares averses. Alors, chaque été, le Rhône se gonflait, devenait menaçant. Il lui arrivait de crever ses digues. On maudissait une profusion qui est devenue une richesse.

Oui, trop tôt pour établir un bilan. Mettons, dès aujourd'hui, à l'actif, un assainissement de nos villages, de nos conditions d'existence dans les vallées montagneuses. Qui n'a pas connu ces familles de dix enfants, entassés dans la seule pièce du chalet, «la chambre», comme s'il ne dût jamais y en avoir qu'une seule. La maladie y proliférait; le grand-père y infectait le bébé qu'il tenait sur ses genoux. Nous avons connu ces raz-de-marée de tuberculose qui, en deux ou trois ans, remplissaient les cimetières. On élargit, on exhausse, on améliore. On construit de toutes pièces des

chalets bien conçus, clairs, spacieux. L'argent devient santé, lumière, salle de bain, machine à laver. Et par là, attachement à un coin de terre qui a mieux à proposer, dorénavant, que sa pauvreté, son absence d'hygiène, son inconfort.

Ainsi, les villages cessent de se dépeupler. On n'y a plus faim. On ne s'y heurte plus à toutes les hostilités. On achète maintenant, dans des magasins qui ressemblent aux magasins des villes, le pain blanc, les jolis souliers, la confiture, le beurre. On s'habille très décemment; on écoute la radio et l'on ne s'ennuie plus.

L'aisance permet non seulement une amélioration matérielle des conditions de l'existence quotidienne mais apporte des soins nouveaux. Les pères de famille prennent mieux conscience de leurs devoirs à l'égard de l'avenir. Rares étaient, hier, les jeunes paysans qui apprenaient un métier. Un garçon très doué était envoyé au séminaire ou à l'école normale: c'étaient des exceptions. Le plus grand nombre affrontaient la vie munis des seules routines villageoises. Les parents étaient trop pauvres pour subvenir aux charges d'un apprentissage long et coûteux. Les jeunes gens devaient gagner un peu d'argent tout de suite; ils allaient à la vigne, cherchaient un emploi dans les hôtels. Certaines villes étaient envahies par ces «manœuvres» voués à toutes les aventures et roulant si souvent au ruisseau.

Les grands travaux qui s'exécutent dans nos vallées appellent d'abord une amélioration de nos voies de communication. Des villages hier complètement coupés du monde se relient aujourd'hui à la plaine par d'excellentes routes. Les cars arrachent les hameaux à leur solitude, permettent aux «étrangers» de découvrir de nouveaux lieux de villégiature. Il en résulte un développement considérable de notre activité touristique; des emplois s'offrent à la main-d'œuvre féminine; des occasions aussi d'apprendre à mieux tenir son ménage . . .

D'autre part, les communes, certaines communes, dont les revenus étaient des plus modestes et qui stagnaient dans leur routine par la nécessité même des choses, peuvent aujourd'hui entreprendre d'importants travaux de première nécessité. La maison d'école était insuffisante: on en construit une nouvelle; les conduites d'eau potable étaient déplorables: on capte de nouvelles sources; l'eau coule à domicile. On pave, on goudronne les routes neuves, on ouvre des chemins vicinaux alors que pendant des siècles, on peina sur les raidillons mal commodes. Le courant est livré à si bon compte que la cuisinière électrique remplace l'âtre fumeux. Economie de bois: on voit les forêts s'épaissir.

Il serait injuste de ne pas considérer ces bénéfices qui sont évidents.

Au passif, soulignons tout de suite le danger moral de ces transformations qui s'opèrent à un rythme insensé. La même génération aura passé du moyen âge au XXe siècle, du mulet au téléférique, du troc au chèque, de «la lampe à pétrole à l'électricité». De nombreux jeunes gens, en particulier, perdent pied devant cet afflux d'un argent qu'ils utilisent mal. Leur éducation ne les avait pas préparés à une existence fastueuse et la tentation est grande pour eux de montrer bruyamment qu'ils ne sont pas les miséreux que leurs pères ont été.

Pays de pierre et de sécheresse, secoué par les vents dont le fœhn est le roi, ce vieux pays vivait de pain de seigle et de maïs, de fèves et de pommes de terre. Il buvait son lait et son vin, s'habillait de gros drap noir ou brun, et paissait ses troupeaux jusqu'au tard de l'automne, quand montait du Rhône vers la montagne le gel de la Saint-Martin.

Pays de pierre et de neige, fermé sur lui-même comme un berger dans sa cabane, et se racontant, l'hiver d'interminables légendes . . . C'est fini! Le vent a soufflé la vieille cabane de planches. Le monde a fait irruption dans la vallée. Lumière!

Fuyez, revenants des granges nocturnes! Le moteur ronfle sur la route. Les machines tissent le drap. Le froment a remplacé le seigle. La vitrine joue avec les trésors de la mode printanière. Soleil!

Soleil sur le village de bois, fleuri de géraniums! Il sort de son moyen âge. Il admire les images lointaines aux fontaines de la télévision. C'est que là-haut, dans le fond de la vallée, le barrage accumule de la lumière. C'est nous qui l'avons fait, le barrage, c'est nous qui avons fait la route . . . Une génération conquérante.

Ils allaient à pied de la plaine à la montagne; ils étaient sans cesse sur les chemins, tirant leurs mulets, poussant leurs troupeaux, descendant à la vigne, la hotte sur le dos.

Et nous avons ouvert la route. Les camions ramènent la vendange. Les beaux cars jaunes à trois tons nous délivrent des fatigues; la jeep a remplacé le mulet.

Ils étaient bien jolis, nos chalets de mélèze, ourlés de fleurs et de balcons ajourés. Mais comme nous y vivions à l'étroit! A l'étroit depuis des siècles. Et respirant mal parce que nous y étions trop nombreux.

C'est fini! Nous voulons de l'air et de la lumière. La joie de vivre existe aussi pour nous. Tout bascule vers les promesses de l'avenir. Ce pays est un pays jeune; il court, il saute, il s'ébroue et respire, et invente et exécute. Grand Printemps de notre force nouvelle . . .

La montagne, tout cet entassement de pierre et de rocs, de neige et de glace, faisait peur. Elle lâchait sur nous ses cailloux et ses avalanches. Elle était belle, mais elle nous faisait peur, avec ses fées et ses mystères . . .

Nous l'avons apprivoisée. Nous grimpons sur ses cimes. Nous tendons d'une arrête à l'autre les fils de nos téléférique. Les foules viennent de loin pour l'admirer. L'avion se pose comme un gros papillon bruyant sur les routes sans couture.

Et nous avons construit mille hôtels sur ses flancs pour accueillir ceux qui viennent des villes.

Valais d'aujourd'hui, Valais neuf comme une belle pièce d'argent. Il se hâte, il crée, il invente, il réalise. Il va droit devant lui, ouvrant ses routes, ses tunnels, ses fabriques, plein d'espoir aux portes de l'Avenir.